folklore

REVUE TRIMESTRIELLE ÉTÉ 1955 79

REVUE FOLKLORE

Directeur :

I. CROS-MAYREVIEILLE

Directeur du Musée Audois des Arts et Traditions populaires

Domaine de Mayrevieille par Carcassonne Secrétaire :

René NELLI

Conservateur du Musée des Beaux-Arts de Carcassonne. Directeur du Laboratoire d'Ethnographie régionale de Toulouse.

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction: 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne Abonnement: 100 fr. par an - Prix du numéro: 30 fr.

Adresser le montant au

"Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

"Folklore"

Revue trimestrielle publiée par le Centre de Documentation et le Musée Audois des Arts et Traditions populaires

Fondateur: le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

Tome XIII

18ⁿ Année — N° 2 ÉTÉ 1955

Folklore (18^m° année - n° 2) Été 1955

SOMMAIRE

René NELL1

La belle au bois dormant

J. D. JACOBSON

Pourquoi la reine Pédauque avait-elle les pieds palmés?

M. L. A. LOUIS

La tarentelle et la danse des épées

A. MOULIS

Folklore enfantin en Ariège

Maurice NOGUÉ

Bibliographie du Folklore Audois

11^{mo} Partie : Analyse Bibliographique (suite)

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Dans le petit roman provençal, en vers, de Blandin de Cornouailles (fin du XIII° siècle) figure un épisode qui constitue sans doute l'une des utilisations les plus anciennes du thème de « la Belle au bois dormant ».

[Après avoir marché trois jours, Blandin de Cornouailles fait la rencontre d'un écuyer nommé Peytavin (Poitevin) qui lui révèle que son maître a perdu la vie en essayant de rompre l'enchantement qui tient endormie une belle damoiselle. Accompagné de Peytavin qu'il prend à son service, il se rend au château de la « Belle endormie ». Il tue ou reçoit à merci les chevaliers qui la gardent, mais ne peut point pénétrer dans la pièce où elle repose. Il descend dans le jardin, et là, il trouve le frère de la damoiselle qui lui révèle le mystère.]

« Alors ils entrèrent, et là, dans une chambre, le jeune garçon lui fait voir sa sœur, une charmante et séduisante jeune fille, qui resplendissait de beauté, tant elle était jolie et gracieuse! Elle se tenait allongée sur son lit, toute sous l'effet de l'enchantement. Et il y avait autour d'elle sept damoiselles, très merveilleusement belles, qui la servaient nuit et jour et ne la quittaient jamais. A la vue de la jeune fille, d'une si blanche beauté, Blandin n'énamoura d'elle si fort qu'il ne savait plus que faire. Il dit à notre damoiseau : « Savez-vous s'il y a dans ce château quelque chose ou quelque être vivant grâce auquel elle pourrait être délivrée ? » — « Oui, gentil seigneur, répondit-il : l'oiseau qu'on appelle l'autour blanc : il est ici même dans une tour. C'est lui que vous devez conquérir si vous voulez délivrer ma sœur. Et s'il vous plaît d'en faire la conquête, je vous dirai comment vous devez vous y prendre. Vous irez, seigneur, à la tour. Vous trouverez trois grandes portes. A la première, en vérité, vous rencontrerez un grand serpent; à la seconde un dragon terrible et très félon; à la troisième, sans mentir, un géant sarrasin doué de pouvoirs magiques. Il est comme je vais vous dire : sa bouche est large d'un empan, ou plus; ses dents sont aussi longues que celles d'un sanglier, aussi fortes et dures que le fer. Il a les narines très largement fendues et les oreilles très pointues. Il est fort noir, sans mentir, et effrayant pour tout le monde. Sa barbe est longue d'une demi-brasse, et il porte sur l'épaule une lourde masse d'armes. Il vous faut savoir qu'il ne peut pas mourir s'il n'a point d'abord perdu une dent de sa mâchoire. Quand il en aura perdu une, n'importe laquelle, aussitôt, d'un seul coup, il perdra tout son pouvoir. C'est pourquoi je vous dis de faire en sorte de lui arracher une dent de la mâchoire. Alors entrez dans la tour et vous y verrez l'autour blanc. Prenezle sans hésiter car vous le pouvez en toute sûreté. Voilà ce qu'il vous faut faire si vous voulez délivrer ma sœur... » (texte provencal in : P. Meyer : « le roman de Blandin de Cornouailles et

de Guilhot Ardit de Miramar», publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de Turin. Romania, II, 170-202. V. 1377-1434.)

Ce roman Arthurien ressemble par bien des côtés à un conte populaire. On n'y trouve pas seulement le thème de la belle endormie, mais aussi celui de l'âme séparable, localisable, que certains êtres — ici, le géant — ont le pouvoir de tenir enfermée dans une partie de leur corps autre que le cerveau ou le cœur, et difficile à atteindre ou à briser, par exemple : les dents.

Dans ce contexte « courtois » le thème de la belle endormie revêt évidemment un sens érotique. Ce sommeil est le sommeil d'avant l'amour. La jeune fille sera éveillée à l'amour par le jeune chevalier. Le stylistique des troubadours de la première moitié du XIIe siècle (et de cette époque seulement) reflète nettement l'assimilation — mythique ou poétique — de l'amour à un éveil de l'âme. Au début du XII° siècle en effet, le troubadour Bernard Marti dit de sa dame : elle a dormi sans se réveiller, en m'oubliant pendant toute une année (VII, 22-23) et dans un fragment d'une chanson perdue (II, 7) : ma dame est si profondément endormie (1). Cela devait être, vers 1150, un lieu commun amoureux. Marcabru (2) écrit, en parlant de lui-même : Si par elle je ne m'éveille pas, je n'attends pas qu'une autre m'éveille (XIV, 43-38); et Cercamon (3) : j'ai été si longtemps endormie que mon chant n'était plus entendu au loin (III, 2-3). et ailleurs : si jamais je fus tenu éveillé par l'amour (III, 13).

La formule poétique procède-t-elle du mythe ? Et d'où vient ce mythe? Dans Blandin de Cornouailles, il correspond sans doute à une fiction beaucoup plus ancienne (peut-être d'origine celtique ?) qui devait être déjà connue des troubadours de 1150.

René NELLI.

⁽¹⁾ Edition Hopffner.
(2) Edition Dejeanne.
(3) Edition Jeanroy.

Pourquoi la REINE PEDAUQUE

avait-elle les pieds palmés ?

Tous nos lecteurs connaissent la «Rôtisserie de la Reine Pédauque»: les gourmets, parce que c'est le nom d'un excellent restaurant parisien; les lettrés, parce que c'est le titre d'un des romans les plus spirituels d'Anatole France.

Mais qui était en réalité cette reine au nom étrange, que l'on chercherait en vain dans les livres d'histoire ?

Je me posais cette question en relisant les premières phrases de l'immortel roman du patriarche à la barbe blanche :

« J'ai nom Elme-Laurent-Jacques Ménétrier, y est-il dit. Mon père, Léonard Ménétrier, était rôtisseur rue Saint-Jacques à l'enseigne de la « Reine Pédauque », qui, comme on sait, avait les pieds palmés à la façon des oies et des canards ».

Pédauque! Pédauque! Je répétai plusieurs fois ce vocable. Qu'est-ce que ce nom pouvait bien signifier?

Tout à coup j'eus comme une illumination.

Pédauque ? Mais c'est tout simplement la traduction, en langue d'oc, de « pied d'oie », soit « pé d'auco ». Cin années passées dans le Midi de la France m'avaient, en effet, appris la langue si mélodieuse des troubadours.

La reine Pédauque n'était donc pas son nom, mais seulement la révélation de la forme de ses pieds!

Ma curiosité était piquée. Qui donc pouvait bien être cette reine, et pourquoi avait-elle les pieds palmés ?

A force de patientes recherches, je finis par découvrir que ce personnage étrange figurait au portail de quelques rares églises de France, couronne royale en tête, et les pieds palmés comme ceux d'une oie.

On le retrouve dans les églises de Saint-Pierre de Nevers, de Sainte-Marie de Nesles, au prieuré de Saint-Pourçain en Auvergne et à l'abbaye bénédictine, aujourd'hui cathédrale, de Saint-Bénigne, à Dijon, qui date du XII° siècle.

Jusqu'au milieu du XVIIIº siècle, aucun écrivain n'avait jamais noté cette singularité. Ce fut le Père Mabillon qui, le premier, la remarqua, au cours d'un voyage d'études qu'il fit en Bretagne, avec Michel Germain, en 1682, et la nota dans son « Iter Burgundicum », paru après sa mort. Toutes les recherches qu'il fit pour identifier l'étrange reine de Saint-Bénigne restèrent vaines, bien qu'il fût bénédictin, et en eût la patience, et qu'il fût le plus célèbre érudit de son temps.

Il émit alors l'hypothèse que cette reine pourrait bien être sainte Clotilde, la femme de Clovis, ainsi représentée « pour désigner sa prudence, en souvenir des oies du Capitole ».

Un autre savant combattit cet avis. « Comment admettre, d'après cette hypothèse, s'écria-t-il, que, dans les provinces comme l'Auvergne et la Bourgogne, où la domination étrangère

fut si longtemps vue avec haine, la mémoire de Clotilde eût été dans une telle vénération que son image eût trouvé place sur les portails d'églises construites cinq siècles plus tard?»

Il fallait donc trouver une autre explication. D'aucuns prétendirent que c'était Berthe-au-grand-pied, l'épouse de Pépin-le-Bref et la mère de Charlemagne, d'autres, que c'était une reine de Toulouse, femme d'Euric, roi des Wisigoths, qui aurait reçu le surnom de « pé d'auco » à cause de son amour immodéré pour les bains de pied!

Bullet, lui, fait preuve de plus d'imagination encore. « Robert I, roi des Franc, proclame-t-il ex-cathedra, avait épousé en 995 sa cousine au 4° degré, Berthe de Bourgogne. Excommunié par le pape Grégoire V pour cette union contraire aux canons de l'Eglise, il ne fallut rien moins que l'interdit jeté sur son royaume (voir le tableau célèbre de J. P. Laurens, à la page 1351 du Petit Larousse Illustré) pour qu'il pût se résoudre à répudier Berthe.

Le cardinal Pierre Damien, qui écrivit cette histoire un demi-siècle plus tard, assure avec le plus grand sérieux que Berthe accoucha pendant l'interdit, et que, « par l'effet de la colère divine, elle mit au monde un fils dont la tête et le cou étaient d'une oie et non d'un homme ».

Les conclusions que Bullet tire de ce récit sont extraordinaires. « Il est donc très probable, écrit-il, que l'on voulut éterniser le souvenir de cette vengeance céleste, pour épouvanter par la vue perpétuelle de ce châtiment, ceux qui oseraient braver les censures ecclésiastiques ».

Et Berthe, ajoute-t-il pompeusement, portant avec elle le signe de réprobation dont Dieu l'avait frappée dans son fils, devint un symbole menaçant pour les adversaires du pouvoir temporel de l'Eglise, et dut alors être mise en évidence sur nos monuments religieux ».

« Il est impossible de douter un seul instant que cette explication soit la bonne, termine-t-il. En effet, Robert le Pieux fut le bienfaiteur de l'abbaye de Saint-Bénigne, et sa statue, ainsi que celle de la reine Pédauque, s'y trouvent placées l'une en face de l'autre, ce qui confirme pleinement ce que nous venons de dire ».

Pour ma part, je vous avoue ne pas très bien comprendre pourquoi, dans ces conditions, l'on n'aurait pas présenté cette Berthe, tenant dans ses bras son fils à la tête et au cou d'une oie, vu que le très savant cardinal Damien ne parle que de l'infirmité de son fils, et ne dit nulle part que ce serait elle qui aurait été affligée de pieds d'oie après la naissance de celui-ci.

Le souvenir de cette reine Pédauque est encore vivant dans la bonne ville de Toulouse, où l'on raconte, qu'après son divorce, Robert le Pieux épousa Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles, qui alla habiter, dans le ville rose, le château de la Peyralade, bâti par les Romains sur la rive gauche de la Garonne. « Un aqueduc passait par les jardins de cette habitation, et formait un pont si étroit qu'un homme n'y eut pu passer, mais seulement une oie. On l'appela alors le pont de l'oie. Pour flatter

Constance, les courtisans lui dirent que c'était le pont de la reine « pé d'auco ». Le bon peuple de Toulouse appela cet aqueduc le pont de la reine « pé d'auco ». Par la suite, les Toulousains finirent par tout confondre et s'imaginèrent que c'était la reine Pédauque elle-même qui avait habité de château de la Peyralade, et que cette dernière n'était autre que la fille d'un roi de Toulouse, du nom de Marcel.

Rabelais parle également de cette reine énigmatique. Il écrit en effet, dans son « Pantagruel » : « Elles étaient largement pattées comme les oies, et comme jadis, à Toulouse, les portait la reine Pédauque ».

Dans ses contes, qui datent de 1548, Eutrapel nous apprend que, dans son temps, on jurait à Toulouse par la reine Pédauque».

D'autres chercheurs, non satisfaits de ces explications par trop fantaisistes, se penchèrent à leur tour sur l'étrange personnage.

L'abbé Lebeuf, le subtil historien, qui vécut au début du XVIII° siècle, vit dans cette reine aux pieds palmés une allusion à la reine de Saba. En effet, le roi Salomon lui aurait dit : « Votre visage a la beauté des plus belles, mais vos pieds ne correspondent pas à cette beauté! » ce qui n'est guère galant de la part d'un roi aussi poète que lui. « Certains Saints Pères, poursuit Lebeuf, ont voulu voir dans Salomon et la reine de Saba, la figure de Jésus-Christ et de son Eglise, ce qui motivait assez bien la présence de cette princesse sur les portails de nos cathédrales ».

Enfin, l'historien d'art Emile Mâle, le savant auteur de remarquables travaux sur l'iconographie religieuse, et qui vient de mourir à l'âge de 92 ans passés, étudia la question de la façon la plus approfondie.

Selon lui, aucun doute n'est permis : la reine Pédauque n'est autre que la reine de Saba, à laquelle la légende attribuait des pieds d'âne, alors que l'Occident la représente avec des pieds d'oie.

Mâle retrouva un texte du XII° siècle, conservé dans un manuscrit allemand, qui la représente effectivement avec des pieds d'oie. Par conséquent, conclut l'historien, le roi qui lui fait face à l'abbaye de Saint-Bénigne à Dijon n'est personne d'autre que le roi Salomon.

« Pourquoi l'iconographie chrétienne accorde-t-elle donc une place à cette reine au milieu des héros de l'Antiquité et des apôtres de la Nouvelle Alliance ? » se demande Mâle.

« C'est parce que cette reine était le symbole du monde païen qui vint au Christ, préfiguration des Sages qui, comme elle, recherchaient le vrai Dieu. Ce qui est reproduit sur le linteau de Saint-Bénigne, à Dijon, n'est donc pas autre chose que le voyage de la reine de Saba et l'adoration des Sages ».

Nous savons donc à présent, de façon certaine, que la reine Pédauque n'était autre chose que la reine de Saba, mais cela ne fait que déplacer le problème, car il s'agit à présent de savoir qui était la reine de Saba, et surtout pourquoi elle avait des pieds d'oie; question qui n'a pas encore été élucidée. Le Livre des Rois et celui des Chroniques consacrent chacun une douzaine de versets à cette reine, qu'ils appellent d'ailleurs la reine de Séba, dont le nom n'est même pas mentionné dans la Bible, et qui vint à Jérusalem « pour éprouver le roi Salomon par des énigmes ».

Les Ethiopiens l'appellent Makeda, et les Arabes Balkis ou Belkis. On parle d'elle dans la 27° sourate du Coran, dont les commentateurs marièrent Salomon à Balkis (altération graphique de Nicaulis, nom que lui donne Josèphe). Selon les Arabes, Salomon faisait chaque mois le voyage pour se rendre chez son épouse qui, à sa mort, fut enterrée à Palmyre.

Il a toutefois été tout à fait impossible de déterminer où se trouvait ce pays de Saba. On a cru que c'était l'Arabie; d'autres penchent pour l'Ethiopie, tandis que Josèphe estime que c'était l'Egypte.

De même, aucun auteur n'a pu expliquer pourquoi cette reine avait des pieds d'oie.

Pour ce qui me concerne, je crois que l'origine de ces pieds palmés est à rechercher dans la magie et la démonologie.

Cette femme venant éprouver le roi Salomon « par des énigmes » ne vous rappelle-t-elle pas une femme qui proposait, elle aussi, une redoutable énigme à un autre roi ? Mais oui, c'est bien elle, la sphinge, ce démon aux pieds de lion, fille de Typhaon et du sepent Echidna, sœur du chien Cerbère et de l'Hydre, et qui se précipita dans la mer lorsque Œdipe, le fils du roi de Thèbes, lui donna la réponse exacte à son énigme.

Je suis convaincu que la reine de Saba était d'origine démoniaque. En effet, pour les cabbalistes juifs, les démons, qu'il est possible aux hommes, du moins à certains hommes, doués de pouvoirs magiques, d'évoquer et de contraindre à l'obéissance, se reconnaissent à leurs pattes de coq et à la circonstance qu'ils ne projettent pas d'ombre.

Les démons mâles possédaient des pattes de coq, les démons femelles par contre, avaient des pattes d'oie pour les distinguer des premiers. Ajoutez à cela que le roi Salomon fut, de tous temps, reconnu comme un puissant magicien et que la Cabbale rapporte qu'un oiseau merveilleux, le coq du désert, au service de Salomon, découvrit la reine de Saba dans sa capitale de Quitor (la ville les parfums) et qu'il fut le messager qui l'amena au roi.

La Cabbale ajoute même que le Prince des Démons, Asmodée, voulut se venger du rapt de sa jolie reine et qu'il pénétra dans le harem de Salomon, pour lui rendre la pareille, après avoir pris la forme de ce roi, mais qu'il fut démasqué, précisément à cause de ses pattes de coq, et honteusement chassé par les femmes de ce souverain.

Ainsi, la reine de Saba n'aurait été qu'un démon, sujet d'Asmodée, dont le magicien Salomon aurait réussi à faire un succube soumis, après l'avoir emprisonné dans les liens d'une formule d'incantation magique, grâce à l'aide de son coq sorcier!

Oseriez-vous soutenir le contraire?

La Tarentelle et la Danse des Epées

Sans doute ne sera-t-il pas indifférent aux amateurs de danse folklorique de connaître l'existence d'un ouvrage espagnol — paru il y a quelques années, mais fort peu connu en France — relatif à la tarentelle et à la danse des épées (1) dont nous nous proposons de donner ci-après un trop rapide et trop

incomplet apercu.

L'auteur, Marius Schneider, nous avertit dans sa préface que l'idée directrice de son œuvre est celle de l'indissoluble unité de l'Univers, dans lequel chaque phénomène a une position cosmique déterminée et reçoit son sens mystique du plan qu'il occupe dans le Monde et de sa position par rapport à un autre élément analogue, lequel peut être un astre, une couleur, une partie du corps humain, une époque de la vie humaine, etc...

· Il n'est pas dans nos intentions de suivre M. Schneider dans ses considérations mystiques, mais simplement de résumer

brièvement les faits principaux qu'il rapporte.

La tarentelle.

Il s'agit, dit-il, comme pour la danse des épées, d'une danse médicinale — qui persiste de nos jours en Italie méridionale et en Aragon — dont le but est de soigner la piqûre de l'araignée, dite tarentule, d'où son nom. Covarrubias, dans son «Tesoro de la Lengua Castellana» (1611) dit expressément que la piqûre de la tarentule « se soigne au son d'instruments, parce que le patient en s'agitant au rythme de la musique, oublie son mal »; il ajoute que par suite de cette piqûre le patient tremble avec des mouvements désordonnés de tout le corps et que, pour les dissimuler et pour acquérir de la chaleur et de la sueur, il faut que les « atarantados » (piqués par la tarentule) dansent.

M. Schneider décrit minutieusement la tarentule et ses mœurs et relate les opinions des médecins des siècles passés qui considéraient la piqûre de cette araignée comme très dangereuse et souvent mortelle, alors que leurs confrères actuels sont beaucoup moins pessimistes. Il décrit les symptômes du mal et les médications employées. Et il en arrive à l'emploi de la musique; il précise, suivant un auteur du XVIII siècle, que les fandangos et les seguedilles n'ont aucun effet sur le malade, tandis que la tarentelle — qui est un mélange de fandangos et de follas — produit une réaction immédiate en faisant danser à la perfection des gens qui ne l'avaient encore jamais fait.

D'après les exemples musicaux — qu'il transcrit — du XVIII° siècle, l'on se rend facilement compte que la tarentelle de cette époque était exécutée sur un rythme très rapide et assez violent. Cependant, en Aragon, «la danse de la tarentule» est une jota, d'où il conclut que la jota et la tarentelle sont deux danses médicinales, capables de soigner la même maladie, malgré la différence de leur rythme et de leur mélodie, tout en soulignant cependant que la jota médicinale a un mouvement différent de la rota courante. La danse est du reste d'autant plus efficace qu'elle est plus rapide.

L'exécution de la tarentelle devant un malade l'oblige à

danser; les mouvements étant involontaires sont donc faits sans difficulté par les personnes n'ayant jamais pratiqué la danse, même si elles sont plus ou moins inaptes à ce genre d'exercice en raison de leur âge ou de leurs infirmités. On cite le cas d'une femme piquée de la tarentule qui poussait des cris terribles « comme une bête » chaque fois que cessait la musique. Il a même été écrit que si l'araignée coupable était enfermée dans un vase, elle se mettait à danser au son de la musique, furieusement, et que les musiciens devaient jouer sans arrêt jusqu'à ce qu'elle en crève, quelquefois pendant vingt-quatre heures; la tarentule morte, le malade était guéri. Il est précisé que deux orchestres étaient nécessaires pour en arriver-là, évidemment.

Les instruments favoris sont la vielle ou mieux encore le violon qui a des sons plus aigus et plus pénétrants; on peut, sans inconvénient, les accompagner de la guitare, bien qu'elle soit moins efficace. La danse s'exécute par séries de deux à trois heures et reprend après des pauses d'une à deux heures; on signale des séances qui avaient duré de quatre à six jours. A Otrante, une danse ne cessa pas de dix heures consécutives et à Huesca une autre se prolongea pendant vingt-quatre heures. La durée de la danse varierait, du reste, suivant le sexe de la tarentule piqueuse : vingt-quatre heures, par exemple, pour une femelle, trente-six heures pour un mâle.

Il ne nous est pas possible de suivre l'auteur dans sa description minutieuse qu'il donne de faits précis de tarantisme soignés par la musique, relevés par lui dans la littérature médicale des siècles passés, mais il est nécessaire de souligner, avec lui, que la plupart des traits relevés dans cette étrange thérapeutique que constitue la tarentelle médicinale se retrouvent avec la danse des épées.

La danse des épées.

L'article relatif à la danse des épées du « Tesoro de la Lengua Castellana » de S. Covarrubias, déjà mentionné, précise que cette danse (que l'on rencontre dans maints autres pays) était pratiquée dans le royaume de Tolède par des hommes vêtus d'une chemise et de chausses de toile, portant un bonnet sur la tête et munis d'épées blanches avec lesquelles ils exécutaient de grands gestes et une figure appelée « la degollada » parce qu'ils entouraient de leur arme le cou de leur guide, qui s'échappait alors.

En Allemagne et en Angleterre l'acteur principal de la danse est couronné de fleurs. M. Schneider insiste beaucoup sur les traits féminins — sorte d'hermaphrodisme — que l'on relève dans la manière de se vêtir des danseurs des épées. Un passage de Don Quichotte relate une danse des épées et décrit minutieusement le costume des participants. Un document relatif à cette danse dans la province de Logroño précise que les danseurs sont armés d'épées de bois; disposés en deux files se faisant face il se détache de chacune d'elle un chef qui se place au centre; il dirige le jeu des épées suivant diverses figures. En Aragon, on pratique « l'élévation » du chef sur un pavois formé par les

épées entrecroisées. En Ecosse et en Allemagne on retrouve les

mêmes figures, à quelques variantes près.

Dans les Balkans, en Roumanie en particulier, on connaît des associations d'adultes (espèces de castes) à qui incombe l'exercice de rites médicinaux. Ces hommes portent couronne, parlent avec des voix de femmes, etc., et pratiquent des gestes par lesquels ils imitent les chevaux, ce par quoi ces rites étranges se rattachent aux danses du cheval et aussi à la danse des épées.

Des danses des épées s'exécutent dans les provinces basques espagnoles auxquelles participent trente à quarante personnes tenant une épée de bois de chaque main. En Biscaye, existe aussi une pareille danse, les participants étant vêtus de blanc avec une ceinture verte, béret sur la tête et clochette attachée aux genoux; parfois l'épée de bois est remplacée par un bâton:

« Makil » (d'où les Makil-danses).

Il résulte, des exemples que rapporte M. Schneider, que les danses des épées ont une diffusion quasi-mondiale; il estime qu'elles remontent à l'époque mégalithiques; nous, dirions, avec

plus de précision, au premiers âges des métaux.

Des différences relevées dans les détails d'exécution de ces diverses danses, l'auteur conclue qu'il en est de deux types : le premier, celui des danses basques, par exemple, est purement cérémoniel, les danses n'ayant lieu qu'à des dates fixes ou à l'occasion de certaines fêtes; le second, celui des danses balkaniques entre autres, est spécifiquement thérapeutique, les danses ne s'exécutant que lorsqu'elles sont nécessaires pour soigner un malade. Cependant, des danses médicinales sont faites aussi à des dates déterminées, mais encore dans un but de thérapeutique générale et préventive.

Les danses purement cérémonielles sont à rapprocher des rites printaniers de végétation et comportent des éléments beaucoup moins compliqués que les danses curatives. L'auteur s'essaye à reconstituer ces dernières afin d'en dégager leur évolution probable, tout en soulignant qu'il y a nécessairement des variantes suivant l'espace géographique et le temps. Il signale, en outre, qu'en certains lieux une danse des épées est exécutée conjointement à certains rites funéraires; si l'on ne connaît en Europe que l'exemple fourni par la Saxe, le fait a été maintes

fois constaté dans le Monde.

Nous ne suivrons pas plus longtemps Marius Schneider dans l'exposé des considérations mystiques — qui fait l'objet d'un certain nombre de chapitres — résultant de l'idée directrice que nous avons notée dès le début de cette analyse; il nous faudrait pour cela bien davantage que l'espace dont nous pouvons disposer ici. Cependant, ce que nous avons pu relever dans les lignes qui précèdent suffit à montrer tout l'intérêt qui se dégage de cette étude qu'il semble impossible à un folkloriste d'ignorer, ne serait-ce qu'en raison des faits précis dont elle est étayée.

Maurice L. A. Louis.

⁽¹⁾ Marius Schneider. — La danza de espadas y la tarentela. Ensayo musicologico, etnografico y arqueologico sobre los ritos medicinales. Consejo superior de investigaciones científicas. Instituto español de musicologia. Barcelona 1948. (74 illustrations — Exemples musicaux).

FOLKLORE ENFANTIN EN ARIÈGE (suite)

AMUSEMENTS DE PLEIN AIR: autres formules et incantations

L'enfant a grandi encore. Il échappe à la surveillance des parents et va courir la rue, les champs, les prés, les bois. Il n'est pas encore en âge de fréquenter l'école et il faut bien qu'il cherche de nombreuses distractions au cours des longues journées. Groupés souvent par bandes plus ou moins importantes, les enfants d'un même village ou d'un même hameau se livrent à leurs premiers ébats en plein air. Ils accompagnent certains de leurs divertissements, qui ne sont pas encore de vrais jeux, d'incantations rythmées adressées aux astres ou aux objets; ou bien ils interrompent leurs amusements pour chanter leurs conjurations, sortes de prières païennes destinées : soit à provoquer l'apparition du soleil ou de la lune, momentanément cachés par les nuages; soit à arrêter ou à provoquer la pluie; soit à détourner les effets néfastes du tonnerre; soit encore à faciliter le détachement de l'écorce d'une branche pour fabriquer un sifflet.

* * *

Exercer un pouvoir sur un astre ou sur un objet, au moyen de formules ou d'incantations appropriées, c'est certainement une pratique magique qui nous vient de la plus haute antiquité, et cette origine éloignée semble confirmée par la vaste aire de dispersion de ces formules, car on les retrouve non seulement dans toute la France, mais encore dans l'Europe entière.

Parfois les formules en question sont récitées ou chantées au cours des rondes enfantines, ce qui vient confirmer l'opinion ci-dessus, car les rondes, comme nous le verrons plus loin, ont eu aussi un caractère magique.

Le soleil.

L'astre du jour tient une large place dans nos populations méridionales. C'est lui qui dispense la vie, la joie, la gaîté. L. Lambert, dans ses « Chansons populaires » rappelle une anecdote rapportée par Arago à propos de l'éclipse totale de soleil de 1842 : « Un petit enfant de Sièyès, petit pâtre, voyant la lumière disparaître et l'ombre se répandre, sinistre, se mit à pleurer; mais, lorsque les rayons reparurent il se leva, la joie aux yeux, et s'écria, en tendant ses mains vers l'astre resplendissant : « O, bèu soule! »

Les incantations adressées au soleil sont répandues dans toute l'Occitanie. Voici celles qui se disent en Ariège :

Le soulelh se lèbo Darré un pabat. Le pus poulit goujat Le plus joli garçon

Le soleil se lève Derrière un pavé. Es le de Berdoulat. (1) Est celui de Berdoulat.

Rajo, rajo, soulelhou, Jaillis, jaillis, petit soleil, Per le gous de Sant-Marti T'embouiarè pa e bi.

Te dounare le miu brespalhou.Je te donnerai mon petit goûter. Si bèi nou, dema l'aurè. Si non aujourd'hui, demain je l'aurai. Dema passat te l'embouiarè; Après demain je te l'enverrai; Par le chien de Saint-Martin Je t'enverrai du pain et du vin.

En chantant cette dernire formule, les enfants, accroupis en rond, les mains jointes devant les genoux, font la ronde en se poursuivant dans cette position; il en résulte des culbutes et des éclats de rires.

Souleth, soulethaire, Soleil, « soleillant », Douno-nous l'esclaire, A ieu, à moun paire, E mès al paure pastourel N'abiô qu'un capèl de palho, Qu'a perdut à la batalho. La batalho es morto Darrè un pè de porto; E moun paire es biu Darré un pè d'ouliu.

Donne-nous la lumière, A moi, à mon père, Et même au pauvre pastoureau Qu'a pos ni capo ni mantèl; Qui n'a ni cape ni manteau; Il n'avait qu'un chapeau de paille, Qu'il a perdu à la bataille. La bataille est morte Derrière un seuil de porte; Et mon père est vivant Derrière un pied d'olivier.

On remarquera une analogie entre les quatre dernièrs vers de cette formule, et la formule de l'escargot (N° 3; Folklore Nº 75).

La lune,

La luno poulido Cargado d'or; Soun paire la crido, Sa maire la bol.

La lune jolie Chargée d'or; Son père l'appelle, Sa mère la désire.

La lune sort de darrè le souleh. La lune sort de derrière le soleil.

- Qui es le pairi? - Qui est le parrain?
- Le romani. - Le romarin.
- Qui es la mairino? - Le pot cassé.
- Qui es le filhol? - Le parpalhol. - Le papillon.

La luno Cargado de plumo. Le cèl Cargat de mèl.

- Qui es toun pairi?

- Le roumani.

— Oui es ta mairino?

- La Bièrjo Mario. — Qui es toun filhol? - Le parpalhol.

La luno Cargado de plumo. Le cèl

Cargat de mèl.

— Qui es toun pairi? - Le roumani.

- Qui es ta mairino?

- Es la besino.

- Qui es toun filhol? - Le roussinhol.

La plèjo

La lune Chargée de plume. Le ciel Chargé de miel.

- Qui est ton parrain?

- Le romarin.

- Oui est ta marraine?

- La Vierge Marie.

- Qui est ton filleul?

- Le papillon.

La lune Chargée de plume. Le ciel Chargé de miel.

- Qui est ton parrain?

- Le romarin.

- Qui est ta marraine ?

- C'est la voisine. - Qui est ton filleul?

- Le rossignol.

* * *

La pluie

Plau, plau, laganho. La galino canto, Le soulelh s'escampo. La galino a cantat, Le soulelh se n'es anat.

Il pleut, il pleut, il bruine, La poule chante, Le soleil rayonne. La poule a chanté. Le soleil s'est caché.

Plau e fa soulelh,

Il pleut et il fait soleil, Las brèichos se penchenon. Les sorcières peignent leurs cheveux.

Plau, nèbo, fa mal tems, Se ieu èro de Belesta (2) Tardario pos à m'en ana.

Il pleut, il neige, il fait mauvais temps, Fa mal èstre chès las gens. C'est déplaisant d'être chez les gens. Si je demeurais à Bélesta Je ne tarderais pas à partir.

Cette dernière formule se dit également lorsqu'on veut congédier un importun.

L'aigo

Aigo, aigueto.

L'eau

Eau, petite eau, Te dounare pa e sal; Je te donnerai du pain et du sel; Me fascos pas mal Ne me fais pas de mal Ni a ieu, ni as de l'oustal. Ni à moi, ni à ceux de ma maison.

Lorqu'on est assoiffé et qu'on ne rencontre qu'une eau trouble ou saumâtre, on lui dit cette formule pour qu'elle ne fasse aucun mal.

La neu

Abrigo tot.

La neige

Madamo de Noualho Madame de Nouille Ambe sa loungo toualho Avec son long pan de chemise Couvre tout. Nou l'aigo que nou pot. Non l'eau car elle ne peut.

Cette formule constitue également une devinette (Voir: devinettes).

2. Nèbo, nèbeto, Qu'abèm pa et bi, e carneto. Tres pas qu'abèm E quatre qu'en dibèm.

Neige, neigeotte. Car nous avons du pain, du vin, de la viande. Nous avons trois pains Et nous en devons quatre.

Cette formule se dit, en manière de plaisanterie, lorsqu'il neige le jour où l'on tue le cochon.

Par temps de neige, lorsqu'il tombe de gros et abondants flocons, on dit couramment:

Nostre-Senhe plumo las aucos. Jésus-Christ plume les oies.

Le trou

Santo Barbo, Santo Flou. Qu'ajats pla piètat de jou. Se me cassats del priboul Bous balharè un paniè de guindouls.

Le tonnerre

Sainte Barbe, Sainte Fleur, Ayez bien pitié de moi. Si vous me préservez de l'orage Je vous donnerai un panier de cerises.

La nèit

1. Bèni, bèni, nèit, Qu'anirèm al lèit.

2. Pico campano, abanço soulelh, Fè-te lèu nèit que noun anirem.

La nuit

Viens, viens, nuit. Car nous irons au lit. Sonne cloche, marche soleil, Ou'il fasse bientôt nuit car nous partirons.

Ces deux formules se disent pendant les longues journées de mai et de juin, qui sont en même temps les plus rudes en fait de besogne.

Au début du printemps, lorsque les enfants taillent des sifflets, des anches et des trompes (ou hautbois d'écorce), dans les branches de saule, de châtaignier, etc., ils frappent l'écorce avec le manche de leur couteau, ou avec un morceau de bois dur, pour en faciliter le détachement. Leurs coups sont accompagnés de la formule d'incantation suivante qui se chante très rythmée, chaque syllabe correspondant à un coup frappé:

Sabo, sabo, sabarol, Sabaras se Dius ac bol. Las crabos soun à l'auta Que se crèbon de peta. Crist, Crist, Per l'amour de Jesus-Crist.

« Sève. sève », bout de bois, Tu « sèveras »(3) si Dieu le veut; Les chèvres sont à l'autel Qui pètent à qui mieux mieux. Christ, Christ, Pour l'amour de Jésus-Christ.

Cette formule avait deux variantes. L'une, répandue surtout à Bélesta, se disait ainsi:

Sabo, sabo, sabarol, Que las crabos soun al Calhol Car les chèvres sont au Caillol (4) Oue se crèbon de picha E de caga.

Oui pissent Et qui ch... à qui mieux mieux.

L'autre formule se disait ainsi :

Sabo, sabo, sabarol, Sabaras se Dius ac bol. Se n'as pos sabat Quand tournaré del marcat Te couparè le cap. Ou'i troubaras abelhos -Que tu curaran las aurelhos.

Sève, sève, bout de bois, Tu sèveras si Dieu le veut. Si tu n'as pas « savé » Lorsque je reviendrai du marché Je te couperai la tête. Te jetarè dans un bartigalh. Je te jetterai dans un roncier, Où tu trouveras des abeilles Oui te cureront les oreilles.

Lorsque la formule choisie était terminée, on passait le morceau de bois sur les lèvres, pour humecter de salive l'écorce, puis, le tenant à pleine main droite, bien serré, on le soumettait à un effet de torsion pour voir si l'écorce se décollait. Dans la négative on recommençait les coups en débitant de préférence une autre des trois formules.

Dans notre jeune âge nous avons maintes et maintes fois frappé le « sabarol » et récité les incantations ci-dessus.

(d suivre)

Adelin Moulis.

⁽¹⁾ Petite localité, non loin de Foix.

⁽²⁾ Localité de l'Ariège.

⁽³⁾ Le verbe « sabà » n'a pas d'équivalent en français. On dit qu'une branche « sève » lorsque la sève monte et que l'écorce peut se détacher facilement.

⁽⁴⁾ Hameau de la commune de Bélesta.

BIBLIOGRAPHIE DU FOLKLORE AUDOIS (1)

II. ANALYSE BIBLIOGRAPHIQUE (suite)

4º - Maladies (2)

- p. 20... « en 1321 la population de Carcassonne p. 20... « en 1321 la population de Carcassonne était à peine remise de la sérieuse alarme causée par l'arrivée des « Pastoureaux » que des rumeurs sinistres, un de ces bruits populaires qui naissent on ne sait comment, furent répandus dans la ville. Une maladie contagieuse fit de nombreuses victimes dans la contrée et les lépreux, dont le nombre était considérable à cette époque, furent accusés d'avoir empoisonné les puits, les fontaines et même les rivières avec une drogue composée de sang, d'urine, d'herbe et d'une hostie, le tout séché et pulvérisé » (extr. S.E.S.A. 1929 p. 130 voir du même auteur : L'assistance Publique à Carcassonne, p. 29).
- 1595 Instruction Rituel d'Alet. 1° partie p. 275 sq comment administrer les sacrements aux pestiférés
- 1596 **Régné.** Livre de Raison d'un Bourgeois d'Armissan p. 30 thérapeutique au début du XVIII^e s. ... « purge, lavement, saignée, narcotique »... prix des médicaments et des honoraires versés aux chirurgiens (extr. C.A.N. 1913 p. 464 sq.).
- 1597 **Trouvé.** Description Aude p. 345 influence du climat sur les hommes énumération des maladies à : Narbonne, Carcassonne, Castelnaudary, Limoux, Quillan et dans la Montagne Noire.
- 1598 Cornet-Peyrusse. Programme Aude p. 130 sq. rappel des maladies saisonnières.
- 1599 Martin (J. de). Essai sur Narbonne p. 267 sq. maladies ses rapports avec les saisons rappel des affections.

⁽¹⁾ Voir Nos 38 à 78.

⁽²⁾ D'autres faits concernant les « Maladies » sont notés aux N° 789 et s N° 1067.

1600 Mahul. — Cartulaire — t. VII — 2° partie — p. 349 sq. — nosologie et climatologie à Carcassonne — maladies saisonnières — maladies diverses et épidémies.

5° - Funérailles

- 1601 **Jourdanne.** Contribution Folklore Aude p. 44 coutumes funéraires ... « dans le Carcassez, quand on parle d'un mort, on dit parfois : Fa de fénoul (il fait du fenouil) » ... « dans les environs de Carcassonne, certaines personnes, la nuit qui précède le « Jour des Morts », avaient l'habitude de placer sous leur édredon des châtaignes bouillies. C'était à la fois une offrande aux morts et de plus un moyen de détourner l'attention de ceux-ci pour qu'ils ne vous tracassent pas.
- 1602 Baichère. Le Nécrologe Birot de la Cathédrale Saint-Nazaire de Carcassonne — p. 1 sq. — description des rites mortuaires aux XVII° et XVIII° s. (extr. S.A.S.C. 1908 p. 1 sq.).
- 1603 Féraud (Henri) Sire (Pierre et Maria). Folktore de la Cité de Carcassonne F.A. 29 décembre 1942 p. 164-165 rite mortuaire p. 182 sq. sépultures ... « on plaçait autour du cercueil des fleurs artificielles qu'on louait pour la circonstance. Elles étaient violettes pour les femmes, blanches pour les enfants et les jeunes filles. Tous les hommes du cortège étaient coiffés d'un chapeau haut de forme (gibus). Les femmes étaient vêtues d'une robe de mérinos noir tissée par les artisans locaux et coiffés d'un voile noir » sépulture d'une congréganiste description paroles d'un cantique ... « lorsqu'une Anne mourait, c'étaient les Anne qui suivaient le char au premier rang. Il y avait une femme de la Cité qui avait l'habitude d'aller de maison en maison et de répéter les paroles suivantes... » (suit texte langue-docien).
- 1604 Chesnel. Usages de la Montagne Noire coutumes de funérailles.
- 1605 **Jourdanne.** Contr. Folklore Aude p. 44 coutumes funéraires ... « en certains villages se célèbre encore le repas funèbre après l'enterrement. On ne mange que du maigre. Une femme se tient sur la porte de la maison mortuaire avec une cruche et une serviette. Elle offre de l'eau pour que les convives puissent se laver les mains » (régions de Castelnaudary dans le Razès et dans le Minervois) ... « en quelques endroits on a l'habitude de voiler

toutes les glaces de la chambre mortuaire » — ... « les pleureuses qui accompagnaient le convoi ont aujourd'hui totalement disparu. Cet usage était très anciennement pratiqué dans le Minervois ».

- 1606 **Dufaur.** En Lauragais p. 121 sq. funérailles coutumes crêpe mis à la ruche des abeilles les deux mandadous, mandataires de la mort, préparent les obsèques et annoncent le décès à l'église distribution de petits cierges et d'une pièce de monnaie repas maigre dans la maison mortuaire.
- 1607 N... Les Habitants du département de l'Aude vus il y cent ans enterrement dans le Lauragais repas donné 9 jours après les obsèques dans journal «L'Aude à Toulouse» 2° année n° 14 février 1927.
- 1608 Nelli (René). Les Moulins à vent de Castelnaudary F.A. 45 hiver 1946 p. 71 ... « à Mas-Saintes-Puelles on immobilisait les ailes du moulin en croix de St André lorsqu'il y avait eu un décès au village. Et aussi pour la fête de St Pierre Nolasque, patron de la commune, fin janvier. Quand la mort frappait la famille du meunier, les ailes du moulin était alors tournées face à la maison d'habitation ».
- diverses en Lauragais recueillies en 1950 F.A. 62 printemps 1951 p. 10 ... « dès que quelqu'un est mort dans une maison, on voile les glaces. Par la suite, l'image du mort (dessin, photographie) attire sa présence réelle dans la pièce où elle se trouve. La personne fort âgée que j'ai interrogée sur les coutumes concernant les funérailles, a joute qu'il faut déposer une pièce de monnaie dans la main du mort pour qu'il puisse payer son passage dans l'Au-delà».
- 1610 Boyer-Mas. Documents Episcopaux de l'Ancien Régime — p. 14 — rites funéraires à Bram — description — (extr. F.A. 15 — mai 1939 — p. 149).
- 1611 **Trouvé.** Description Aude p. 387 coutumes des funérailles dans la contrée de Limoux... « au retour du cimetière, ceux qui ont accompagné les funérailles se rendent dans la maison du défunt pour y prendre un repas, lequel se compose ordinairement de deux grands plats de morue et de haricots Le pain et surtout le vin ne sont pas ménagés ».
- 1612 Buzairies (L. A.). Des causes de décès dans la ville de Limoux — dans journal «Le Courrier de l'Aude» — 18 avril 1857.

- 1613 Instruction Rituel d'Alet 1° partie p. 291 sq. sépulture des petits enfants description.
- 1614 Jourdanne. Contribution Folklore Aude p. 44 ... « à Narbonne, quand on parle d'une personne morte, on dit couramment : Il nous attend à Fontfroide ou bien Il est depuis longtemps à Fontfroide C'est sans doute une allusion à l'usage où étaient jadis' quelques familles narbonnaises de se faire enterrer dans le cimetière de cette abbaye ».
- 1615 Martin (J. de). Essai sur Narbonne p. 203 sq. mortalité par rapport aux saisons, aux sexes, aux âges, aux causes des décès.
- 1616 Gary (Léopold). Saint-Pierre-des-Champs S.E.S.A. 1899 p. 122 ... « il existe à Sigean une vieille coutume qu'on appelle la baougé. Voici ce que c'est : quand un homme meurt, les parents et les amis qui ont assisté à sa sépulture, reconduisent sa veuve chez elle... dans la maison mortuaire, on voit s'ouvrir une fenêtre et une femme échevelée, poussant des hurlements essaye de se précipiter au dehors... les amis veulent la retenir et la consoler... ensuite on ferme la fenêtre et les assistants en parlant de la femme, disent qu'elle a fait uno belo baougé ».
- 1617 Cayla. Essai sur la vie à Ginestas au début du XVI° s. p. 116 sq. dispositions prises par les testateurs lieu désigné pour la sépulture honneurs et services funèbres prévus salaires octroyés aux desservants nombre et poids des torches de cire devant brûler autour du cercueil «trentains» de messes rémunérations versées aux clercs portant la croix et sonnant les cloches description des libéralités distribuées aux ordres mendiants et aux fidèles de la paroisse énumération de divers legs.
- 1618 Yché. Etudes sur Gruissan p. 121 usages funéraires... « quand un décès est annoncé, les parents, amis et voisins du trépassé s'empressent de faire porter à sa maison un cierge ou un chandelier avec une bougie auquel est fixé un papier avec le nom du donateur... jusqu'au début du XIX° s. les morts étaient portés à l'église et au cimetière simplement enveloppés d'un suaire. Quand on adopta les cercueils, les morts furent laissés la figure découverte ou à peine voilée et cet usage dura assez longtemps. L'ancienne coutume de voiler les glaces de la chambre mortuaire est fidèlement observée encore à Gruissan — ... les femmes de la famille manifestent leur douleur par des lamentations bruyantes. Quand on enlève le cercueil, des cris éclatent et c'est comme une lutte pour empêcher les porteurs... les veuves fidèles à la mémoire d'un mari bien aimé ne quittaient plus le deuil. Les repas

qui se prenaient dans la maison mortuaire le jour de l'enterrement ne comportaient que du maigre.

1619 Narbonne (Isabelle) - Bourjade (H. P.) - Carbonnel (A.) - Sire (P.) - Vals (F.). — La Pêche sur le littoral audois — F.A. 24 — octobre 1941 — p. 205 — A Bages... « pour les funérailles, les parents avaient l'habitude de crier, et plus on criait, plus la douleur paraissait grande. On portait des cierges allumés dans des chandeliers de laiton ou de verre, et plus il y avait de cierges allumés dans la salle de la maison où le corps était exposé, plus la famille jouissait d'estime dans le village, puisqu'on mesurait cette estime au nombre de cierges apportés par les visiteurs. Cette coutume a été abandonnée depuis la guerre de 1914-1918. »

(à suivre)

M. N.

La revue rend compte de tous les livres ou articles, intéressant Ethnographie folklorique, qui lui sont adressés : 22, rue du Palais, Carcassonne.

Le Gérant : M. NOGUÉ